

Paris, mars 1957

APPEL À LA CONSCIENCE DES FRANÇAIS

La France est encore aimée dans le monde comme plus libre et la plus humaine des nations. Si nous n'avons pas la liberté de crier l'horreur qui nous emplit, si notre cri ne réveille pas un sursaut dans la conscience française, alors il n'y a plus de France.

On verse de l'eau dans l'entonnoir, l'entonnoir est mis dans la gorge de l'homme. L'estomac de l'homme s'enfle à éclater.

Les enterrés vivants, sauf la tête.

Le pal électrique, le sel sur les plaies.

Le courant branché sur le sexe ou sur l'oreille.

Les dents, les ongles, les yeux arrachés...

Telles sont quelques-unes des méthodes de pacification en Algérie.

On y soumet les suspects : ceux qu'on soupçonne de savoir quelque chose. S'ils ne parlent pas, parce qu'ils ne savent rien, ou bien parce qu'ils sont assez fiers pour ne pas vendre leurs camarades, le supplice continue au besoin jusqu'à la mort.

Les Oradours se multiplient. Les chenilles des chars passent sur les habitations, parfois sur les habitants, les enfants et les mères. Interrogez vous-même ceux qui rentrent. Tous ne parlent pas, ni volontiers, mais nul n'en ignore.

Les atrocités de la Gestapo et des S.S. que nous avons subies, nous commençons à les faire subir à d'autres quinze ans après. Leurs crimes de guerre ont valu la pendaison aux chefs qui les ont commandés, le poteau aux exécuteurs. Ils ont suscité notre indignation et celle du monde entier.

On dira : nos ennemis aussi torturent et mutilent. Nous le savons. Nous le savons d'autant mieux qu'ils ont assassiné un des nôtres, que nous pleurons. Nous répondons tout de suite : *Les torts d'autrui ne nous justifient pas.*

Nous n'approuvons pas plus leurs crimes que les nôtres, mais nous répétons : *Les torts d'autrui ne nous justifient pas.*

D'ailleurs, l'atrocité ne châtie pas l'atrocité et n'y met pas un terme : elle la provoque et la fait redoubler.

Vous qui aimez la France et ne voulez pas la voir déchoir et s'enfermer, osez dénoncer ces abominations, *écrivez aux députés, aux ministres, aux préfets, exigez que, de notre côté au moins, cela cesse immédiatement.*

On dira encore : étaler de telles choses c'est souiller le drapeau, c'est déshonorer notre pays. Je réponds : *Ce qui souille et déshonore, c'est de les faire, non de les dire. Et maintenant quiconque se tait devient complice dans le crime.*

Mais nous, qui sommes-nous et où voulons-nous en venir? De quel parti faisons-nous le jeu? Qui nous pousse, nous soutient ou nous paye ?

Nous sommes des hommes libres de toute attache, nous obéissons à notre propre cœur. *Nous sommes des hommes à qui ces horreurs ont ôté le goût du pain.*

Nous n'accusons personne, nous sentons profondément que ces fautes qui se commettent en notre nom sont notre faute.

Pour notre faute, pour la faute de nos ennemis, nous prenons vingt jours de jeûne complet, à l'eau, jusqu'à Pâques et nous demeurerons dans Paris exposés au public pendant tout ce temps-là.

C'est un cri muet, une prière muette, une offrande de vie.

Nous implorons tous les passants, tous les Chrétiens, tous les honnêtes gens de France, qu'ils réfléchissent, qu'ils se reprennent et puis qu'ils fassent, selon la conscience.

LANZA DEL VASTO, Bernard GASCHARD, paysan, Pierre PARODI, médecin